L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

Journal 72 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS;

SAMEDI MATIN, 2 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

HUIT JOURS DANS LES DJUNGLES.

PAR ERNEST CAPENDU.

— o —

XXXIII.

Les roses blanches.

A ce moment où Jean-Pierre, couché sur le lit de mousses et de fougères, éoquatit l'eau murmurer au dessus de lui et demandait à un peu de repos bienongo de forces, cinq heures et demie du matin sonnaient à l'église de Colombo.

La porte de l'appartement que Rouvray occupait dans la ville de sir Thomas Hurdwar s'ouvrit doucement et le baron apparut sur le seuil.

Il referma sa porte avec précaution, puis, étouffant le bruit de ses pas en marchant avec discrétion, il descendit les marches de l'escalier.

Au dehors, on entendait en ravissant concert chanté par des myriades de bengalis, de colibris, de cardinales, de oiseaux-mouches saluant le lever du jour. Et de branches en branches s'élançaient, se croisant, battant de l'aile les hoccos roux à tête couronnée, les pies Bisques, les oiseaux de paradis, les calaoques rés, les tangaras septicoloires, les toucans au gros bec vert, tandis que se pavanaient dans les allées les paons, les argus, les ibis, les cassoars et que les hérons élégants pêchaient les poissons de Chine sur le bord des bassins.

Rouvray, habitué depuis longtemps à ce ravissant spectacle, ne s'en laissait pas.

Ce matin-là, il s'était arrêté sur les dalles élevées du perron, et il contemplait les oiseaux rendant hommage au soleil. Son regard était vague, et une profonde mélancolie se peignait sur son visage.

Rouvray était immobile, et, dans l'intérieur de la villa, regnait le plus profond silence.

Tout à coup une main légère se posa délicatement sur l'épaule de Rouvray.

Le baron tressaillit et se retourna vivement. Lydia était derrière lui.

La jeune miss avait le visage pâle, mais la physionomie très ouverte, et il y avait, dans l'expression de ses regards une dose d'énergie puissante.

— Monsieur de Rouvray, dit-elle d'une voix très ferme, vous allez vous battre ?

Rouvray la regarda sans répondre :

— Vous allez vous battre, reprit-elle, et vous battrez avec sir James Mitchesson.

Rouvray ne lit pas un mouvement même pro noncer pas un mot.

— Rien ne saurait empêcher cette rencontre, je le sais, continua Lydia, dont l'émotion éclata tout à coup. Donc, puisqu'il faut que vous vous la tuiez, battez vous, mais prenez ces fleurs...

Elle ouvrit sa main gauche, dans laquelle elle avait gardé magnifiques roses blanches du Bengale.

— J'ai passé la nuit à prier sur elles, reprit Lydia, placez-les sur votre cœur.

Et machinalement la main droite de Rouvray, elle y posa les fleurs, puis elle souleva une portière et disparut.

Rouvray était demeuré muet. Il suivit de l'œil les plis de la portière de soie qui retombaient, et ses regards se reportèrent sur les roses blanches.....

— Ah je le dirai de faire souffrir ce jeune et riche cœur ! se dit il.

Il reconna la tête, puis il ajouta :

— Je me reprendrai après le duel.

Et passant sur son jabot de dentelles la main qui tenait ces fleurs, il quitta la villa.

XXXIV.

LE DUEL.

Un valet entra dans le salon.

— M le baron de Rouvray n'est pas dans son appartement, dit-il.

— Il est dans le jardin, sans doute, dit sir Thomas en laissant tomber le *Times*, qu'il était en train de lire.

— Non, Votre Honneur, M. le baron n'y est pas. Il est sorti ce matin de bonne heure, et il n'est pas encore rentré.

— Voilà qui est étonnant, dit sir Thomas en se tournant vers Nancy et Aurora qui causaient près du piano.

— Pourquoi est-ce étonnant ? demanda lady Stowbody qui était assise en face du gouverneur de Ceylan.

— Parce que M. de Rouvray est un gentilhomme incapable de manquer l'heure du déjeuner sans prévenir, et vous voyez ! l'heure est sonnée, le déjeuner prêt, et il n'est pas là et je ne sais pas trop où.

— Ce qui m'étonne le plus, dit lady Stowbody d'un ton aigre, c'est que Lydia ne soit pas là.

— Elle est souffrante depuis ce matin et elle m'a demandé la permission de rester dans sa chambre.....

— Ah ! très bien ! j'irai la voir après déjeuner.

— Faut il servir ? demanda le valet en s'inclinant devant sir Thomas.

— Attendez encore dix minutes ! répondit le gouverneur.

Le valet quitta le salon.

— Oh ! fit Pamela avec une grimace de dédain parfaitement réussie, vous êtes charmant pour M de Rouvray, en vérité !

— Eh ! dit sir Thomas en souriant, comment ne serait-je pas aimable pour un homme qui, il y a sept jours, aujourd'hui, a sauvé deux de mes filles au péril de sa vie.....

— Oh ! au péril de sa vie.....

— Deux fois il a été trouvé en face du tigre.....

— Et, dit vivement Nancy en s'avançant, il la seconde fois il n'avait pas tue le tigre, le tigre le tuait, lui.

— Vous étiez évanouie, miss. Vous ne pouviez voir cela.

— Mais je l'ai vu, moi ! dit sir Thomas.

— Certes, je suis reconnaissante envers M. de Rouvray, dit Nancy, et moi qui ne l'aimais pas il y a huit jours, je me sens pour lui une sympathie profonde.

— Miss, dit Pamela, ne dites pas cela devant sir Arthur Lake.

— Pourquoi ?

— Vous le désolerez.

— Mais, reprit Nancy d'un air pincé, sir Arthur Lake était armé quand le tigre y était, et il aurait pu faire ce que a fait M de Rouvray.

— Croyez-vous qu'il ne l'eût pas fait si il l'eut pu.

— Oh ! fit Nancy, on doit toujours pouvoir faire ces sortes de choses ! Si j'étais homme, je tuerais tous les matins un éléphant en me promenant pour m'amuser.

— Superbe ! dit Pamela.

— Oh ! dit en souriant Aurora, tu pourrai donnon commencer à te donner ce plaisir, car demain il y a chasse aux éléphants. C'est le nabab Sujah-Doulah qui a tout fait préparer, et nous partirons au lever du jour.

— Mais M de Rouvray ne revient pas ! dit sir Thomas. Lui serait-il arrivé un accident !

Il montra le valet entra.

— Servez ! dit sir Thomas.

— Ah ! dit Nancy, Lydia est guérie.....

— Guérie ! répéta sir Thomas.

— Oui, mon père. La voici qui vient, et elle a la mine riante.

Lydia, le visage animé et le regard étincelant, entra dans le salon par la porte du jardin.

Le valet se présenta à l'autre porte :

— Sir Peter Catch ! dit il.

— Qu'il entre ! s'écria sir Thomas.

Nancy était allée au devant de sa sœur avec Aurora et lady Stowbody.

— Oh ! dit Pamela, comment, vous avez une ceinture rose blanche liaisée à votre ceinture, miss ! Jetez donc cette fleur passée.....

— Non ! dit Lydia avec un doux sourire, je l'aime, cette rose !

Pamela la regarda avec étonnement. Sir Peter Catch entrait :

— Mon cher gouverneur, dit il après avoir salué, je viens vous annoncer une fâcheuse nouvelle.....

— Quelle nouvelle ? demanda sir Thomas.

Les dames se rapprochèrent. Lydia demeura un peu en arrière.

— Il y a eu ce matin, reprit le commandant de *Barjeady*, une rencontre entre sir James Mitchesson, un post-capitain et M le baron de Rouvray.

— Et ils ont tiré ! dit le gouverneur surpris.

— Oh ! tiré ! s'écria Aurora et Nancy.

— Et qui a été blessé ! demanda vivement lady Stowbody.

— Sir James Mitchesson, répondit sir Peter.

— Il a été blessé ! reprit sir Thomas.

— Oui, et grièvement même.

— Ah ! fit le gouverneur.

— Ce malheureux de Rouvray est véritablement un homme étonnant ! dit Nancy à Aurora.

Lady Stowbody se pinça les lèvres, puis, se tournant brusquement vers Lydia dont les doigts mignons caressaient doucement les feuilles et les fleurs de la rose fanée :

— Enfin vous êtes guérie, dit-elle, complètement guérie ?

— Oui, dit Lydia.

— Ah ! c'est heureux !

— Pourquoi ?

— Parce que demain il y a chasse aux éléphants et qu'un moins vous pourrez prendre votre part de ce plaisir.

— Oh ! dit Nancy qui s'approchait, ce sera charmant.

XXXV.

LE LAC.

Le soleil descendait à l'horizon. Il y avait deux heures que Jean Pierre se traînait lentement sur la rive du ruisseau.

Tout à coup il s'arrêta en frissonnant et poussa une exclamation de joie. Il s'était soudain d'un reflet d'animation joyeuse.

— Oh ! fit-il, me voilà donc au bout de mes fatigues !

La rivière s'élançait brusquement à gauche, et, au contournant une touffe énorme de bambous, Jean Pierre venait d'apercevoir une clairière dans le djungle.

Un grondement sourd arrivait jusqu'à lui. Il prêta le pas.....

— Il avait retrouvé son énergie et ses forces.

Un grand lac s'étendait sous ses regards, et dans les eaux bleues se reflétait le soleil. Sur l'autre rive se dressaient trois huttes en bambous recouvertes de chaume.

C'était ce lac et ces huttes que Jean Pierre avait vus du haut de l'arbre, et il ne s'était pas trompé en suivant les rives du ruisseau dont il avait remonté le cours.

— La ! se disait il, des hommes ! des armes ! du secours ! La vie enfin !.....

Il gravit une pente rapide : de là il dominait le paysage. En face de lui, de l'autre côté du lac, surplombant les eaux du djungle, se dressait le pic d'Ilam, la gigantesque montagne, sur le versant opposé de laquelle était Matura, qui réflétait ses maisons dans le lac.

Il un pas rapide, Jean Pierre contourna le lac.

Bientôt il atteignit les abords des huttes. En s'avançant, il interrogeait des regards autour de lui.

Evidemment il cherchait les habitants de ces huttes, évidemment ses regards avaient hâte de se porter sur des êtres humains.

Et il ne voyait rien..... ou si il n'entendait rien..... que le murmure des eaux du lac.....

Il fit un effort et il poussa un cri, pensant que cri était sorti des hautes cases qui les habitaient. Mais aucun être humain n'apparut.

Jean Pierre avançait toujours.

— Ils sont à la chasse dans les djungles, murmurait il. Sans doute, personne ne sera resté dans ces huttes.....

Il remplit la clairière. Il y avait des ouvertures, mais, naturellement, il n'y avait ni porte, ni fenêtre : on évoit, n'est point une habitude berbère.

Jean Pierre s'arrêta sur le seuil. Dans l'intérieur de la hutte, tout était en ordre..... tout semblait demeure abandonné depuis longtemps.

— Celle-ci n'a pas de maître, mais doute, reprit il en pénétrant la première hutte, elle aura été abandonnée.....

Il entra dans la seconde..... elle était, en tout, semblable à la première. Même, abandon, désordre, absence certes en grosses lettres.

— Le troisième ! le troisième ! dit il en se remuant à un dernier espoir.

Mais la troisième était plus effrayamment désolée encore.

— Oh ! dit le corsaire avec un accent de désespoir, mais que sont donc devenus ceux qui habitaient ces huttes !.....

Et il sortit de la troisième, la dernière, et interrogea du regard la rive du lac..... Un cri sourd s'échappa de ses lèvres.....

A quelques pas, dans l'ombre projetée par une feuillée de palipot, il venait d'apercevoir des débris humains.....

Il s'approcha rapidement.

Là gisaient des ossements, des requisites et quelques lambeaux de vêtements.....

Toutes les espérances de Jean Pierre s'évanouissaient.

L'énergie factice qui l'avait ranimé depuis la vue du lac, s'éteignit soudain..... Ses forces l'abandonnèrent avec la dernière espérance, et il tomba sur le sol évanoui et sans mouvement.

XXXVI

Le Chasse aux Éléphants.

A Ceylan, la chasse aux Éléphants a toujours été et est encore un des actes les plus importants. Cette chasse, qui ne se fait qu'une ou deux fois par an, est une véritable fête pour le pays.

Les éléphants de Ceylan ont la réputation méritée d'être les plus beaux et les meilleurs éléphants de l'Inde. Ils sont les plus doux, les plus dociles et ceux qui se dressent le plus vite.

Souvent on prend dans une seule journée cent ou cent cinquante éléphants, et pareille prise est une fortune, car chaque éléphant se vend, en moyenne, sept livres sterling, et quand c'éléphant est de grande taille, parfaitement beau et sans défaut, il atteint souvent au chiffre de deux cents et de deux cent cinquante livres sterling.

Une chasse pouvant rapporter dans l'espace d'une journée deux ou trois cent mille francs est donc une chasse exceptionnellement importante. Aussi est ce l'administration de la Compagnie des Indes qui se la réserve et la fait exécuter.

Ce matin là du jour où devait avoir lieu la chasse dans les djungles de Colombo, plus de trente éléphants étaient rassemblés, rapprochés, portant des tentes et des pourpres toutes garnies de coussins de soie, des howdahs élevés, étaient dans la grande cour de la ville.

De nombreux chevaux caparaçonnés étaient promenés au pas par les domestiques nègres et par des groums anglais et costumés à l'anglaise.

Une troupe d'Indous armés de lances encombrait la route.

Le jour se levait à peine.

Sir Thomas Hurdwar apparut sur le perron, suivi par toute une société de ladies, de misses en échoffirlantes toilettes, de gentlemen et de quelques nabobs.

Les *mahouts* conduisirent successivement leurs éléphants devant le perron, et, les contraignant à plier leurs jambes de devant, ils laissèrent monter les dames qui s'installaient sous les tentes de pourpre.

Ces tentes, garnies de rideaux et placées sur une plate forme ornée d'un tapis sur lequel reposaient des coussins, pouvaient contenir facilement chacune deux dames et même, au besoin, trois.

Les howdahs étaient réservés aux hommes. C'étaient de grandes cages de bambous garnies de coussins et dans lesquelles le voyageur, assis ou agenouillé, ne pouvait, quel que fut le mouvement de l'éléphant, être jeté à terre.

Deux ou trois mousquets de gros calibre étaient dans chaque howdah.

Les dames, vêtues de robes ajustées sur les éléphants, les portes ombrelles montaient lestement en croupe, portant leurs immenses parasols et coiffées chinoises pour abriter les voyageuses et les voyageurs.

Les *mahouts* se placaient, les jambes croisées, sur le cou de l'animal, tenant à la main le bâton conducteur, armé à son extrémité d'un crochet de fer aigu avec lequel ce dirige la marche de l'éléphant en frôlant légèrement l'oreille du vieux chef d'abord aller.

Plusieurs hommes et parmi eux, Rouvray, montèrent à cheval.

Après l'éléphant du gouverneur, le plus bel éléphant et le plus richement harnaché, était celui de Nujah Doulah.

Par politesse, il n'avait pas voulu monter son éléphant, bien que ce fut, pour un prince indou, le comble du luxe.

Le vertige se mit en route et prit la route de Matanli, contournant les djungles à gauche Ellévée s'avançait l'éléphant du gouverneur, dans lequel étaient lady Pamela Stowbody et miss Aurora.

Sir Arthur Lake, sir Peter Catch, montés chacun dans un howdah, sur un éléphant de taille moyenne, étaient assis au milieu de leur arsenal de fusils, de pistolets et de mousquets.

Nancy et Lydia étaient à demi étendues sous une tente, en tentant balancer par le mouvement rythmique de l'éléphant, qui avait l'honneur de les porter.

Cinq ou six éléphants les séparaient de leur père et de lady Stowbody.

Sur la gauche, marchait gravement le gigantesque éléphant, drapé d'or et de pourpre, portant Sujah Doulah qui, couché dans son howdah superbe, fumait en un haut de bâtel.

Un jeune colibri, placé près du porte ombrelle, portait le marquise.

Toute la société de Colombo était là représentée par les membres les plus riches et les mieux posés.

(A continuer.)

INSTITUTIONS

INSTITUT ST-LOUIS

POUR LES DEMOISELLES,

Dirigé par Mme E. LA VILLEBEUVRE,

SUCCESSEUR DE Mme DERON.

Nouvelle Direction, Excellente Position et Hospitalité.

On peut, pour plus de renseignements, se procurer des prospectus à l'étude soussigné. 2 août—1an

COLLEGE Commercial de Dodson, rue Camp Commune, en session toute l'année avec deux d'utiles professeurs. Il a été fondé en 1855, et tient une charte de 1857 Ses élèves ont toujours été les plus forts aux Concours de livres en sociétés dans le progrès des sciences nouvelles dans le progrès des sciences nouvelles dans le monde entier et dans le Sud. Les demoiselles et les dames peuvent suivre cours commerciaux, en l'absence de frères, la calligraphie, les mathématiques, l'anglais, le français, l'arithmétique, la géographie, etc. Une élection spéciale permettant de cagner 1 cent, 2 cents ou 3 cents par an, en la meilleure fortune que de parents puissent donner à leurs enfants. Ils dépensent en moyenne un pauvre portant entre les mains de nombreux. Cela coûte moins et qui le dédie. 4 nov—3m R. PIE DUBEKER Président.

Université de la Louisiane—Ecole de Médecine—Faculté :

A. H. CENAS M. D. professeur honoraire d'obstétrique et des maladies d'femmes et des enfants.

DAVID JONES M. D. professeur d'obstétrique des maladies des femmes et des enfants.

WARREN STONE, M. D. professeur de chirurgie

T. G. RICHARDSON, M. D. professeur d'anatomie.

J. W. MALLET, M. D. professeur de chimie.

SAMUEL M. BEMISS M. D. professeur de la théorie et de la pratique de la médecine

STANNARD, M. D. professeur de physiologie et de la médecine légale.

FRANK HAMILTON M. D. professeur, professeur de matière médicale et de la pharmacie.

Démonstrateur d'Anatomie :

Wm. C. NICHOLS, M. D. — J. BUKHAM, M. D.

Le Cours commence le 1 Novembre et dure 4 mois. Il y a 3 cours par jour. Il y a 3 Hôpitaux, 3 Dispensaires et 3 Hôpitaux de Charité. Le Cours de Chimie, de Pharmacie et de Chirurgie Pratique, Les